

Boris Kornev

Les mystères
de la « Raison ardente »

Essais et nouvelle

« Istoricheskaya illustratsiya »
Saint-Pétersbourg

2017

Kornev, B. Les mystères de la « Raison ardente » : Essais et nouvelle / Boris Kornev; Trad. du russe en français par N. Raynaud. – SPb. : Istoricheskaya illustratsiya, 2017. – 40 p.

ISBN 978-5-89566-181-9

Le livre contient trois essais sur la traduction en russe des œuvres de trois poètes français : François Villon (deux ballades), Guillaume Apollinaire (« L'Adieu ») et Charles Baudelaire (poème « Parfum exotique »). La nouvelle « Miroir d'amour » – parle du martyre de la création de Baudelaire : des impasses et des tours de son imagination, du flux de ses associations poétiques.

© B. Kornev, 2017

© N. Raynaud : traduction, 2017

© « Istoricheskaya illustratsiya », 2017

Les mystères de la « Raison ardente »

(Apollinaire, G. L'adieu)

Essai

Ce qui fait la beauté des choses est invisible.
(*Saint-Exupéry, Antoine de. Le petit prince*)

Hier on a passé la journée à discuter en français – sans presque rien manger pour ne pas nous assoupir : du thé et des craquelins ont accompagné notre bavardage. On parlait de tout ce qui nous passait par la tête. Puisqu'il était irréal de réviser toute la littérature française de plusieurs siècles, il nous semblait utile de retenir quelques formules et expressions qui pourraient servir à analyser une œuvre de n'importe quel auteur ; s'était en quelque sorte la « philologie de substitution » du genre : « dans ses œuvres un tel fustige sans pitié l'hypocrisie humaine », ou bien : « démasque », ou encore : « dresse une toile multicolore » et ainsi de suite dans ce style.

Mon copain s'est écroulé le premier, moi, je l'ai suivi vers le petit matin. A dix heures le téléphone a sonné : la secrétaire du directeur du lycée nous a proposé de passer l'examen plus tôt que prévu. « Pas vrai, me suis-je dit, ceux du premier groupe n'étaient pas prêts! ». Nous, les meilleurs, n'aurions dû commencer qu'à midi... La décision a été vite prise: on y va, notre «héroïsme» sera récompensé.

Cette fois-ci je n'ai pas eu de chance, mais pas du tout: j'ai eu comme sujet «Poètes français du XIXe et XXe siècles». Quelle calamité! Il y en a au moins une vingtaine! J'aurais préféré d'analyser un roman de Balzac... Pourquoi ont-ils mis tous les poètes ensemble, comme ça, dans un tas? Ça doit être à cause de la petite quantité de pages par rapport à la prose de la même période... Enfin, qu'importe, je n'y connaissais pas grand chose, et surtout à l'époque je n'aimais pas la poésie. Je préférais la prose: Balzac, Flaubert, Stendhal, même Hugo... Mais tous ces Rimbaud, Verlain, Eluard, Aragon ou Prévert, ça ne m'inspirait pas du tout! Symbolistes, postsymbolistes, existentialistes, surréalistes, réalistes poétiques... Quelle poisse! En plus, je n'avais jamais rien appris par coeur. A part des bricoles restées dans la mémoire du genre: «La vie est donnée une seule fois et il faut tout faire pour ne pas avoir honte de l'avoir vécue pour rien», ou bien «Sous une vile calomnie/ Tombé, l'esclave de l'honneur!...», ou bien ce qu'on était obligé d'apprendre au collège: monologues de Don Rodrigue ou de Figaro... Rien d'autre. Si, il y a quelques jours je suis tombé sur un recueil d'Apollinaire d'où j'ai retenu deux petits poèmes qui m'ont plu.

Comment faire? Me taire était impossible, il fallait parler!

Une scène à moitié oubliée m'est venue à l'esprit. Il faut dire que les garçons de notre classe en pleine crise hormonale inspiraient une tendresse maternelle à notre prof de littérature russe ; quand elle les voyait transpirants et rougissants à cause d'un amour non partagé, elle leur pardonnait beaucoup. Un jour donc où je ne connaissais pas la leçon, j'étais allé vers le tableau noir la tête haute, tel un condamné à mort ; à mi-chemin je m'étais arrêté, j'avais baissé la tête, rougi, avec un geste de désespoir : « de toute façon personne ne pourra jamais me comprendre » ! Mon visage en ce moment reflétait une panoplie de sentiments inavoués. Le tour a été joué : la prof, émue, transpercée de pitié, m'a dit tout bas : « Assieds-toi, mon garçon, tu répondras une autre fois ! » Ça, c'étaient

de vrais profs ! Eux, ils savaient protéger l'âme vulnérable des jeunes. « C'est peut-être à cause de son premier amour!.. »

Bref, cette fois-ci j'ai pu me rappeler les noms de cinq ou six génies français, juste des noms, sans plus ! Toutefois, il n'était pas question de proférer des banalités universelles – je serais vite démasqué. J'ai dit quelques phrases préparées la veille, mais il me fallait du concret. Les examinatrices – nos profs de français – ont été satisfaites par ce commencement, je l'ai bien senti : « ce garçon sait de quoi il parle, son discours est clair, net, précis »...

Tout à coup la voix du jeune homme s'est brisée – tous l'ont remarqué – et la musique fut :

*Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Et nos amours
Faut-il qu'il m'en souviennne
La joie venait toujours après la peine
Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure...
Passent les jours et passent les semaines
Ni temps passé
Ni les amours reviennent
Sous le pont Mirabeau coule la Seine.
(Apollinaire, G. Alcools. Suivi de Le Bestiaire.
Paris: Edition Gallimard, 1987)*

Apollinaire ne figurait pas dans le programme de notre école. Le premier livre de ses poèmes avait apparu dans la « Maison du livre » à Nevsky avenue quelques mois avant cet examen. Il faut dire, que même en France on s'est souvenu de lui seulement à la fin des années quarante, trente ans après sa mort. A la même époque ont été réhabilités les poèmes de Baudelaire, condamnés sous Louis Bonaparte. Pourquoi cette renaissance ? Les esprits sensibles se seraient-ils réveillés le lendemain de la guerre ? Et bien, il était temps : cinq cents ans après François Villon rarissimes étaient en France ceux qui

6 pouvaient créer des poèmes pourvus de charge poétique aussi puissante.

Tandis que nous, encore adolescents, de la troisième promotion de l'école spécialisée en français, unique à Leningrad, nous nous intéressions à tout ce qui était interdit, ou occulté, ou oublié. Paradoxalement, c'était en 1967 – l'année du jubilé de la révolution socialiste. Était-ce l'effet du « dégel » ou juste de notre âge ? Nous séchions les cours de mathématique – pour lire au grenier de l'école les romans de Balzac ou de Flaubert, nous admirions le succès du jeune Rastignac et l'aventure de Madame Bovary ; nous adressions les uns aux autres des phrases courtoises dans le style des « Trois mousquetaires », nous apprenions les monologues de Cid et de Figaro... Souvent, sans même connaître la traduction exacte, nous arrivions à ressentir « avec notre épiderme » les textes de Corneille et de Beaumarchais. La veille des examens, insoucieux et infatigables, nous regardions à plusieurs reprises « Les parapluies de Cherbourg » avec Catherine Deneuve et « Les aventuriers » avec Delon et Ventura. Nous lisions – va savoir pourquoi – « Les fleurs du mal » de Baudelaire et « Alcools » d'Apollinaire... Et, ce qui était de la pure perte de temps – « Poétique » d'Aristote ainsi que les œuvres de Bacon dans lesquels « la matière nous souriait de son sourire sensuel et poétique ».

...Les professeurs furent touchés par ces accords tristes et inattendus sortis des profondeurs de l'âme pure du jeune homme. Les paroles toutes simples, bien rythmées par le jeune baryton, les images limpides, allaient directement au cœur, créaient une humeur fascinante, lyrique. Je ne récitais pas « avec expression », mais avec mon âme que j'étais dans toute sa plénitude. Comme si c'était mon amour qui coulait sous le pont, comme si c'était moi qui « demeurais » tandis que les jours s'en allaient. Je me suis senti si malheureux de ce « long orphelinat » que, avec un geste désespéré, je me suis arrêté, me tournant vers la fenêtre...

Je me souviens encore de ce silence dans la salle, silence effrayant qui a duré une bonne minute. Une mouche se cognait contre la vitre...

La seconde fois Apollinaire est venu à mon aide cinq ans plus tard, à la dernière année de l'Université. Automne. Résidence des étudiants. Une fête. Une jeune fille... Nous dansions une fois, deux, trois... Sans s'arrêter, lentement, en chuchotant de petites bêtises dans le creux de l'oreille ; autour de nous rien ni personne n'existait... Tout à coup une idée m'est venue : il faut lui dire un poème ! « L'adieu » d'Apollinaire. Primo : je le connaissais par cœur, inhabituel pour moi ! Secundo – l'envie d'éblouir était trop fort. J'étais sûr d'étonner, mais serait-ce opportun ? Puisque l'inopportunité est un drame éternel quand il s'agit d'Elle et de Lui...

L'idée a été bonne : nous nous sommes mariés un an après.

Depuis, « L'adieu » – ce petit bijou, est pour moi pas seulement de la musique, c'est le synonyme de mon destin !

*J'ai cueilli ce brin de bruyère
L'automne est morte souviens-t'en
Nous ne nous verrons plus sur terre
Odeur du temps Brin de bruyère
Et souviens-toi que je t'attends
(Apollinaire, G. L'adieu)*

Lire les traductions d'Apollinaire me bouleverse.

Mikhaïl Koudinov, poète moscovite, a fait des traductions merveilleuses. Celle de « L'adieu » est à mon goût la plus lyrique, la plus perçante de toutes. Néanmoins elle laisse un vague sentiment d'oppression, d'accablement ; un arrière-goût de lourdeur. En effet, pourquoi ce double « rencontre » qu'on ne trouve pas dans l'original ? Apollinaire dit « nous ne nous verrons » – ce qui est très différent ! « Se rencontrer » veut dire « se retrouver l'un près de l'autre », tandis que dans « se voir » – il y a la perception visuelle. En outre, dans le texte « se voir » est localisé – « sur terre » : « Nous ne nous verrons plus sur

8 terre... », ce qui, à mon avis, n'est pas anodin. La traduction : « sur terre – tu *dois le comprendre* – nous ne nous rencontrerons plus... » déforme le sens, on peut y entendre : « il y a des chances qu'ils vont se rencontrer quelque part, peut-être pas sur terre, peut-être au Père-Lachaise, peut-être dans trente-huit ans ? »¹. Parce que, n'est-ce pas, il est possible de se rencontrer sans se voir ! En plus, on peut comprendre, que c'est Apollinaire qui n'aime plus : **l'automne est venu et son amour n'est plus**. Le traducteur est en train de persuader celle que le poète aime, qu'ils ne se rencontreront jamais. Ce n'est pas logique : pourquoi, dans ce cas, il attendrait leur rencontre ?

Toutefois Mikail Koudinov a réussi de garder la mélodie du poème, ainsi que son rythme. L'énigme de l'auteur y demeure également. A qui s'adresse-t-il ?

*Срываю вереск. Осень мертва.
На земле – ты должна понять
Мы не встретимся больше. Шуршит трава.
Аромат увядания. Осень мертва.
Но встречи я буду ждать.*

A qui parle donc Guillaume Apollinaire ?

Les uns supposent que « L'adieu » paru en avril 1913, tel un écho traversant les dizaines d'années, est, tout comme « La Clef » du 1903, un hommage à Victor Hugo² ; le « brin de bruyère » présent dans ces deux poèmes, serait un symbole de l'éternité nous renvoyant vers l'attente de la vie après la mort.

D'autres voient dans « L'adieu » l'allusion au premier amour du poète, Maria Dubois qui l'a quitté en automne 1899. A la fin de l'été 1901 Apollinaire aimera, sans retour également, Linda

¹ Guillaume Apollinaire et Marie Laurencin sont enterrés au cimetière Père-Lachaise : lui en 1918, elle en 1956.

² Laster, A. « L'Adieu » d'Apollinaire : un hommage à Victor Hugo ? // Que Vlo-ve? Bulletin international des études sur Apollinaire. 1984. Serie 2. N 10. Avril-juin.

Molina da Silva, langoureuse et silencieuse beauté de seize ans – c'est peut être à elle qu'il adresse son poème ? En 1905, toujours en automne, partira définitivement en Amérique Annie Playden – son autre grand et tragique amour.

Ou bien, imaginez ceci : lui – Guillaume Apollinaire ; elle – Marie Laurencin, artiste peintre. Automne. Bruyère. Cette plante charmante qui ne perd pas ses feuilles et garde longtemps ses fleurs dont la couleur tendre rappelle les aquarelles de Marie ! Ils se sont connus grâce à Picasso en 1907, et ont eu pendant 5 ans une liaison orageuse. Or, tout à coup... « Nous ne nous verrons plus sur terre » !

Pourquoi ? L'amour d'Apollinaire est de nouveau sans retour ? Ou bien il est réciproque, mais impossible à cause d'un obstacle infranchissable ? Quoi qu'il en soit, Marie Laurencin, elle aussi, quitte le poète. Un an plus tard, juste la veille de la Grande guerre, elle se marie avec un baron allemand.

Néanmoins le mot de l'énigme de « L'adieu » n'est pas dans toutes ces séparations – avec Maria ou Linda, ou Annie, ou encore Marie. On sentait déjà toute l'intensité des souffrances du poète dans « Le Pont Mirabeau » et dans « Marie ». Ou encore dans « Le voyageur », poème d'une envergure épique, où son drame personnel devient un petit maillon dans la chaîne des changements inévitables.

*« Ouvrez-moi cette porte où je frappe en pleurant
La vie est variable aussi bien que l'Euripe... »*

Dans « L'adieu », tout n'est pas si simple, me semble-t-il. Est-ce un hommage à un grand écrivain ? un amour ? une séparation ?... Où se trouve la clé du code ?

Revenons vers « souviens-t'en » d'Apollinaire. Le verbe « se souvenir » est présent deux fois dans le texte assez court : au deuxième vers (« L'automne est morte souviens-t'en ») et à la fin (« souviens-toi que je t'attends »). Cette double répétition renforcée par la rime, déchire la souplesse réconfortante de la perception.

Dans la traduction de Koudinov c'est le verbe disgracieux « devoir », et ce « elle doit » ne peut être adressé qu'à un être humain...

En lisant l'original, en savourant la musique de ce poème, on a l'impression que ce n'est pas à une personne humaine – à une femme qui n'aime plus – que parle l'auteur... En effet, dans le poème il n'y a pas un seul mot de désespoir ou de chagrin causés par l'absence d'un être aimé. Alors, à qui parlet-il ?

Et si ce n'était pas à « qui », mais à « quoi » ? Avec quoi ? Et si le poète parlait à l'automne changeant, à l'odeur du temps, à l'arôme de flétrissure ?.. En 1913 le désespoir d'Apollinaire n'est plus causé par un amour non partagé ou le souvenir d'un écrivain décédé ; mais par le cours rapide de la vie, les pertes irréparables, les joies trop passagères, les passions refroidies...

Vous souvenez-vous encore de ce lycéen et du poème récité devant ses examinatrices :

*Les jours s'en vont je demeure
 Passent les jours et passent les semaines
 Ni temps passé
 Ni les amours reviennent
 Sous le pont Mirabeau coule la Seine.*

Chaque jour finissant, chaque coucher de soleil nous enlèvent, avec douceur, quelque chose ; ce sont des pertes imperceptibles, minuscules, mais des pertes quand même. Nous voudrions parfois arrêter le temps, goûter encore et encore aux délices d'illusions, à nos rêves pas encore dissipés.

Mais :

*« ...n'enquerrez de sepmaine
 Ou elles sont, ne de cest an
 Qu'a ce reffrain ne vous remaine,
 Mais ou sont les neiges d'antan ? »*
 (Villon. Poésies. Édition bilingue
 de Jean Dufournet, imprimerie
 nationale, 1984)

La beauté ne vit qu'un instant, hélas! C'est une loi de la vie. Apollinaire le comprend, il se pose au-dessus des événements de la sienne. Douleur des séparations et extase des rencontres sont converties en de somptueuses images poétiques – en « odeur du temps » ; le poète leur communique couleur, profondeur et dramatisme. On lit ces vers, et on entend le bruissement de l'herbe sèche, on respire le parfum de flétrissure automnale, on sent sous les doigts la tige fragile de bruyère. On pleure dans son cœur l'amour perdu...

Désormais, le vers : « Nous ne nous verrons plus sur terre », devient transparent. Le poète adresse ces paroles à un brin de bruyère, à l'odeur du temps : le temps passe et emporte avec lui le bien et le mal. Un autre « brins de bruyère » poussera à la place de celui qu'on a cueilli, la vie redeviendra colorée avec des fleurs mauves, roses, écarlates, blanches et dorées. La fleur – ce bijou de la nature – devient le symbole réunissant l'idée et l'image. Mais pour l'instant... Pour l'instant ce brin cueilli nous évoquera longtemps un amour perdu ou un rêve dissipé – ses fleurs délicates ne tombent pas en hiver ! Toutefois même ces fleurs-ci ne seront plus là, nous rappelant la fragilité de la vie, la versatilité des sentiments, le passage perpétuel d'un monde vers l'autre.

Un auteur des livres pour enfants, poète et traducteur de Saint-Pétersbourg, Mikail Yasnov nous propose une autre traduction du poème d'Apollinaire :

*Я сломил эту ветку вереска
Видишь осень мертва опять
Нам уже никогда не встретиться
Запах времени ветка вереска
Только помни что буду ждать*

Dans l'original, comme dans la traduction, il n'y a pas de signes de ponctuation; mais il n'y a non plus de conjonction ou mot de coordination! (Comparez dans la traduction: «*mais* souviens-toi *seulement* » ou bien: «*vois-tu, de nouveau l'automne*

12 *est mort* »). A mon avis, quand on touche à «L'adieu» d'Apollinaire, il vaudra mieux ne pas utiliser ni gérondifs, ni tournures de liaison, de temps, de cause ou de conséquence. Aucun moyen de ce genre ne pourra remplacer la cadence unique propre aux textes d'Apollinaire privés sciemment de ponctuation. L'imitation purement technique ne pourra ni déchiffrer l'idée, ni démêler l'embranchement des associations qui dirigent la réflexion ; au contraire, cette imitation ne pourra qu'obscurcir la pensée de l'auteur.

Le petit mot : « vois-tu » me fait voir une personne qui se dresse entre moi et l'auteur; cette apparition casse le rythme. Ce petit poème de cinq lignes ne supporte pas le superflu : une tonalité de trop, un détail minuscule, une syllabe, une sonante même jouent un rôle destructeur, éteignent toute l'énergie des passions accumulées dans le texte. Après « vois-tu », ce « de nouveau » dirige le lecteur vers l'Obscur – l'Obscur qui oblige d'imaginer l'inimaginable. Désormais, ce n'est pas l'automne qui tombe tous les ans sur les vies des humains en emportant leurs rêves, leurs espoirs, leurs chagrins... Pas du tout ! Désormais il y aura deux personnes – Lui et Elle, et au-dessus d'eux – la fatalité toute puissante. Chaque automne, à la vue d'un brin de bruyère cueilli, ils se quittent pour, un an après, se retrouver de nouveau. Ils « se rencontrent », mais ne « se voient » pas... Toujours ce verbe – « rencontrer » dans toutes les traductions !

Ce ne sont pas les éléments formels – liaison, rime, rythme ou ponctuation – qui créent la poésie dans les vers d'Apollinaire. Cette poésie est dans la fragile cohésion des trois éléments – la charge émotionnelle, l'expressivité de construction et – surtout – le pittoresque associatif. C'est dans ce dernier que se cachent les souvenirs du vécu. C'est avec son cœur qu'il faut entendre ses vers – comme la musique – en se fusionnant avec la personnalité du poète. Léo Ferré savait le faire. « La beauté des choses est invisible » disait Saint-Exupéry, et il avait mille fois raison !

Indéniablement, la beauté de « L'adieu » contient un mystère. Le lecteur ne peut que le pressentir dans la tonalité enivrante des vers coupés dont la nudité ascétique nous frappe sans que nous ayons le temps d'en chercher le mot d'énigme.

Il est possible, je l'avoue, que cette « fatalité tout puissante » n'existe que dans mon imagination, et que ces « vois-tu » et « de nouveau » qui me semblent en désaccord avec le style d'Apollinaire, ne sont peut-être là qu'à cause de la rime...

Lire des traductions d'Apollinaire me bouleverse.

Je regarde à la loupe chaque nouvel élément, chaque mot, chaque virgule d'un traducteur ayant eu le courage de toucher au poète que j'aime avec ardeur. J'entends dans l'œuvre d'Apollinaire le lointain écho des poèmes de Villon, les sujets des tableaux parisiens de Baudelaire, la mélancolie de Rimbaud – ce « monstre de talent »¹. Ce sont mes sentiments à moi, mais un autre lecteur trouvera sûrement dans les poèmes d'Apollinaire une autre beauté, un autre mystère. N'est-ce pas cette diversité d'appréciation qui fait la grandeur d'un poète ?

Pour renouveler l'inspiration, la rendre plus fraîche, plus vivante, Apollinaire ouvre de nouvelles voies. Il se tourne vers la nature, son caractère versatile, sa beauté instable. Les impressions sont fugitives, les émotions sont fuyantes. Tout ce que nous essayons de retenir, de conserver, tôt ou tard disparaît sans laisser de trace. C'est cette fragilité qui rend notre vie si belle. L'instabilité c'est la chose la plus extraordinaire qui existe au monde. Par contre, là où règne le chaos l'art meurt. Le chaos élimine les frontières qui séparent le petit du grand, le particulier du commun ; avec lui l'indifférence de valeurs s'installe dans l'existence. Le minimum d'ordre est important ! Bien sûr que « *La vie crée l'ordre, mais l'ordre ne crée pas la vie* »².

¹ Пастернак Б. Я понял жизни цель. М.: Эксмо-Пресс, 2001.

² Saint-Exupéry, A. de. Lettre à un otage // Saint-Exupéry, A. de. Œuvre. M.: Edition du progrès, 1967.

14 Je n'ai fait qu'effleurer l'esprit d'un petit poème, mais j'ai constaté le danger d'un « bond vers le grand Inconnu » dans la matière de l'art. Pour mettre fin à la vieille querelle entre la tradition et « une inspiration renouvelée » Guillaume Apollinaire sondait, cherchait ; il attendait « en rêves et en réalité » l'apparition de la « **raison ardente** »¹.

¹ « Ô soleil c'est le temps de la Raison ardente Et j'attends » // *Apollinaire, G. La jolie rousse.*

Le parfum d'un vers

(à propos de certaines traductions
du poème de Charles Baudelaire
« Parfum exotique »)

Essai

Il est évident qu'il faut tenir compte de tout le texte, un fragment n'est qu'un fragment ! Or, je vais agir d'une façon incorrecte et effrontée – soit par dilettantisme, soit par paresse : je vais prendre deux quatrains du poème de Baudelaire « Parfum exotique » pour essayer de voir, d'entendre, de sentir ce qui est absent dans les traductions, mais présent dans l'original. Ensuite viendra le tour du lecteur exigeant de faire la conclusion : les traducteurs, ont-ils gardé l'Intégrité et l'Important, ont-ils supprimé toutes les contradictions dans les trois derniers vers de chaque quatrain.

*Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne,
Je respire l'odeur de ton sein **chaleureux**,
Je vois se dérouler des rivages **heureux**
Qu'éblouissent les feux d'un soleil **monotone** ;*

*Une île paresseuse où la nature **donne**
Des arbres singuliers et des fruits **savoureux** ;
Des hommes dont le corps est mince et **vigoureux**,
Et les femmes dont l'œil par sa franchise **étonne**...*

En dehors de la signification générale énoncée dans ces quatrains, les paroles qui terminent les premiers et les derniers vers (d'automne – monotone : donne – étonne), ainsi que celles qui se trouvent au milieu (chaleureux – heureux, savoureux – vigoureux), possèdent une beauté particulière, une valeur absolument exclusive. Pour que la rime embrassée soit pleine et sonore, Baudelaire la soutient par la même consonne – « n ». Grâce à ce procédé, nous entendons une mélodie rythmique, répétitive, comme si quelqu'un battait la mesure nous emmenant vers les étendues sans limites des mers chaudes. « D'automne – monotone ; donne – étonne »... Mais voici que, juste au milieu, on entend ces longues finales qui retentissent, traînent leur similitude : « chaleureux – heureux, savoureux – vigoureux ». Cette résonance ralentit le rythme initial, et... Ô miracle ! « Et nous allons suivant le rythme de la lame, berçant notre infini sur le fini des mers » (Baudelaire. Le voyage) .

Voici ce qu'a fait Valéri Briousov avec les vers d'un des fondateurs du symbolisme français :

*Когда, закрыв глаза, я, в душный вечер лета,
Вдыхаю аромат твоих нагих **грудей**,
Я вижу пред собой побережия **морей**,
Залитых яркостью однообразной света*

*Ленивый остров, где природой вам даны
Деревья странные с мясистыми **плодами**;
Мужчин, с могучими и стройными **телами**,
И женщин, чьи глаза беспечностью полны...*

C'est beau, c'est bien rimé, les rimes sont embrassées tout comme chez Baudelaire. Sauf que, pardonnez-moi, ces «грудей – морей, плодами – телами» (seins – mers; fruits – corps), «света – лета, даны – полны» (lumière – été; donné – plain) sont loin d'être élégants! Je ne parle même pas du rythme ni de mélodie: ils n'y sont plus! Peut-être que l'amour pour les math

dans les dernières classes du lycée a joué au jeune Valéri un mauvais tour: le nombre écrase – trop de fruits, trop de corps, de mers et de seins...

Ellis, lui aussi, a très bien choisi les paroles:

*Когда, смежив глаза, на грудь твою **склоненный**,
Твой знойный аромат впиваю **жадно** я,
Мне снова грезятся блаженные **края**:
Вот – монотонными лучами **ослепленный**,*

*Спит остров, в полусон лениво **погруженный**, –
Дерев причудливо сплетенная **семья**,
Где крепнет строй мужей, избыток сил **струя**,
Где взоры смелых жен я вижу, **изумленный**...*

Ce qui saute aux yeux quand on lit ces quatrains, c'est que tout est soumis aux besoins de versification: «я – края, семья – струя». La rime embrassée est pleine, sonore. Les consonnances des paroles qui traînent sont presque baudelairiennes! «Склоненный – ослепленный; погруженный – изумленный»; comparez: «chaleureux – heureux; savoureux – vigloureux». Sauf une petite nuance: ils ne sont pas au milieu du quatrain, mais au début et à la fin, c'est à dire juste là où Baudelaire donne la mesure. La mélodie en sort privée du rythme, elle coule suave et indolente, tandis que les deux lignes du milieu écorchent l'oreille: «я – края; струя – семья», c'est, effectivement, «le jet de trop de force» («избыток сил струя»). Enfin, les «yeux des femmes audacieuses» («взоры смелых жен») ne sont pas chez Baudelaire. Lui, il nous parle des femmes «... dont l'oeil par sa franchise étonne» (взгляд, удивляющий чистосердечностью). Les traductions de Vilhelm Lévik ainsi que de Valéri Brioussov gardent au moins le sens des paroles de l'original et ne contredisent pas la nature de ceux qui ignorent la civilisation des grandes villes.

Néanmoins, Valéri Brioussov n'est non plus toujours conforme à l'original: chez lui l'action est située en été («la soirée

18 étouffante de l'été»), pas en automne. Pourquoi? Pour mieux rimer: «лета – света» («été – éclat de lumière»)? Où bien à cause de sa jeunesse, de l'absence d'expérience – il n'avait que dix-sept ans à l'époque! Dix ans plus tard il écrira: «nous étions audacieux comme des enfants/ nous voyions tout sous une lumière éclatante» («Мы были дерзки, были дети, Нам все казалось в ярком свете» (*Brioussov*. *Tertia Vigilia*. 1900).

Ellis a été encore plus audacieux que Brioussov. D'un caractère passionné, fougueux, Lev Lvovitch Kobylinski (Ellis) se jetait d'un extrême à l'autre. Economiste, marxiste, symboliste, enfin, moine jésuite – pour lui une saison n'avait que très peu d'importance. Été, automne – quelle différence? L'essentiel c'est de faire sentir la chaleur des tropiques. Il commence d'emblée par les seins et leur «arome brûlant» – ce qui, à son goût, doit inévitablement faire rêver des forêts tropicales et de leurs habitants – hommes et femmes au caractère torride.

La liberté excessive des traductions d'Ellis est évidente. D'où vient-elle? De ses méditations artistiques ou bien de ses investigations religieuses? D'où viennent ces «rangs d'hommes» et les «regards de femmes audacieuses»? Chez Baudelaire – ce dieu français des symbolistes russes – on ne trouve rien de tel. Dans sa poésie le naturel est impossible; il est encore moins possible d'y trouver les allégories dans les descriptions de la nature. «Дерев причудливо сплетенная семья» (une famille fantasque d'arbres enlassés) – c'est de l'impensable dans une oeuvre de Baudelaire! Des vêtements baroques pour cacher le corps – oui, les plats trop épicés, les visages fardés de femmes – oui... Dans ses vers même la Seine coule incarcérée par la pierre de ses quais. Le poète vivait terrorisé par la vie imprévisible, indomptable – libre. Tel était son destin.

Nikolaï Goumiev – ce précurseur de l'acméisme et l'ennemi farouche du symbolisme, a donné à l'oeuvre de Lev Lvovitch Kobylinski une caractéristique meurtrière: «les sujets de ses poèmes ont de l'intérêt, ses émotions sont profondes, mais pour en parler il faut un grand talent que monsieur Ellis n'a pas».

Enfin, c'est la traduction de V. Lévik qui est la plus proche de l'original. Vilhelm Véniaminovitch – poète, peintre, traducteur, homme de la grande culture; il était membre de l'Union des artistes-peintres et de celle des écrivains de l'Union Soviétique. Sa manière réaliste et seraine nous laisse comprendre qu'admirer tout ce qui est beau lui procure un plaisir profond. Sa traduction de «Les pharas» – un autre chef d'oeuvre de Baudelaire, est une merveille! Un poème où la parole de poète est aussi puissante que le coup de pinceau de peintre. Pour créer ce texte, il a fallu comprendre la peinture, être soi-même peintre. Vilhelm Levik – poète est artiste – a réussi de faire sentir dans sa traduction le parfum exotique des vers de Baudelaire:

*Осенним вечером, когда глаза закрыв,
Уткнувшись в грудь твою, лежу я молчаливый,
Я слышу запах твой, я вижу край счастливый,
Где солнце буйствует, а бег минут ленив;*

*И знойный остров твой, и синий твой залив,
И птиц, причудливых, как сказочные дивы,
Мужчины там сильны, а женщины красивы,
И взгляд их черных глаз до странности правдив...*

Elle est là – cette mélodie baudelairienne! Elle est née d'un chuchotement rythmique de ces «закрыв – ленив; залив – правдив» et des consonnes répétitives à la fin du premier et du dernier vers. Nous entendons les vagues paresseuses venir sur la plage, elles nous bercent et nous promettent un beau conte des îles heureuses. L'écho des longues voyelles «молчаливый – счастливый» freine légèrement le rythme initial; cela nous permet de profiter de la musique et des couleurs avec toute la plénitude de bien-être et de grâce. Le parfum exotique d'un pays merveilleux nous pénètre doucement. Le premier quatrain est un vrai bijou!

Le vers de Baudelaire est unique. Il a sa propre structure; sa rime est riche, son rythme est rigoureux et plein. Il a son propre

20 timbre, il exige une prononciation spécifique des syllabes accentuées et atones, longues et courtes.

On a envie de donner un simple conseil aux traducteurs qui essayent de deviner cette diversité: précisez en haut de la page que c'est une «adaptation» (comme parfois on prévient avant la projection d'un film: «attention, comporte des scènes brutales»). Il serait également possible de noter: «sans mélodie de l'auteur, mais avec sa rime», ou encore «sans rythme de l'original», «avec une alternation partielle de sens». Ou bien tout à la fois... Il n'est pas possible que les poètes-traducteurs ne rendent pas compte de ces difficultés.

Néanmoins, nous les remercions tous pour leur tentatives de nous faire goûter aux chefs-d'oeuvres poétiques du monde, d'accentuer les particularités uniques des grands poètes, ainsi que d'eux-mêmes.

Les neiges d'antan

(sur les traductions des ballades de François Villon)

Essai

*«L’Allemagne avait déjà la “Chanson des Nibelungen”,
l’Italie – son triple poème, le Portugal – “Les Louisiades”,
l’Espagne – Lope de Vega, Calderon et Cervantes,
l’Angleterre – Shakespeare...
en France Villon chantait dans ses couplets les tavernes
et la potence et passait pour le premier poète populaire!»
(Pouchkine A.S. Sur la nullité de la littérature russe)*

– Aujourd’hui on va parler de François Villon, je vais vous lire certaines de ses ballades, et demain vous allez me les réciter... Par cœur! Est-ce clair?

– C’est clair! – nous avons répondu en cœur la phrase apprise. A nos pupitres nous prenions assidument des notes en essayant de ne rien perdre des paroles du professeur.

Lui, il était nouveau dans notre école. Il nous apportait des livres français; un jour il nous a même montré un immense plan de Paris, où on pouvait voir les rues, les monuments et même les immeubles... Il parlait beaucoup de cette ville où avec ses parents il avait longtemps vécu, suivait des cours à la Sorbonne. Revenu à Leningrad, il avait travaillé avec des touristes français...

«Je vous connais», a-t-il dit, «pour faciliter la tâche vous allez chercher des traductions. N’y pensez même pas. Villon n’a

22 jamais été traduit ! En plus il est temps que vous appreniez à penser en français, vous sentir Français. Voilà, écoutez un peu... »

Alors dans cette classe trop habituée à des voix féminines, un poème de Villon s'est fait entendre récité par un doux baryton. Notre professeur était transfiguré; comme s'il voulait nous transmettre ceci : « ne croyez pas les explications des manuels de littérature, ce ne sont que des paroles. La poésie ne s'explique pas, il faut savoir l'entendre... »

En sept ans d'apprentissage de français, nous en avons plus qu'assez ! La routine de tous les jours... lexique, grammaire, tous ces conditionnels et subjonctifs, imparfaits et plus que parfaits... Alors que désormais nous avons compris cette grande littérature, senti du plaisir à effleurer la beauté : Villon, Rabelais, Molière... Nous avons appris à voir ce qui les rapprochait ou les éloignait. Nous cherchions des scènes érotiques dans « Bel ami » de Maupassant, ou dans « Madame Bovary » de Flaubert.... Désormais il était impensable et honteux de négliger la belle prononciation française. Même les petits mots que nous adressions aux filles étaient rédigés en grande partie en français. Sauf que... les filles étaient déjà toutes amoureuses de ce jeune prof.

En écoutant les ballades de Villon : « Des dames du temps jadis » ou « La ballade du concours de Blois », nous imaginions leur auteur – il ressemblait à notre professeur : un jeans délavé, un vieux pull déformé...

Orphelin à douze ans, bachelier à dix-sept, ensuite voyou, gueux et potache.

Un jour, il avait alors vingt-cinq ans, en se défendant, il tue son agresseur. Croyant trouver une bonne solution, il fuit Paris et, sans connaître son avenir, il écrit son « Testament » où, avec son habituelle légèreté de bouffon, il lègue à des amis tout ce qu'il a : ... ses poches vides, ses godasses déchirées, ses guinguettes préférées, des asiles de nuit et des rues sales. On boit, on vole, on va en tôle. Ça c'est du romanesque ! La guerre

de cent ans vient de terminer, partout le désordre, désarroi et détresse. Bagarres des rues, collisions avec les forces de l'ordre. C'est à cette époque qu'entre les prisons et les tavernes naissait le fondateur de la Renaissance française, François Villon. Ses poèmes sont solidement cousus, leur grossièreté est poétiquement justifiée. Il vivait sur terre, était tellement terre-à-terre et tentait de se comprendre lui-même à travers ses poèmes. Il l'essayait et n'y arrivait pas. Cherchait sa voie et ne la trouvait pas...

En soixante-quatre notre professeur avait raison en nous dissuadant de chercher des traductions russes de Villon. Presque tous les bons traducteurs étaient morts, ou partis à l'étranger, ou encore se trouvait en prison ; en tous cas, leurs œuvres ne paraissaient pas, et celles qui avaient été déjà éditées, étaient retirées des librairies et bibliothèques. Nikolaï Goumilev, fusillé en 1918, avait publié quelques-unes en 1913, certaines ont paru après la révolution, en trente-neuf, mais... signée par Ossip Mandelstam, qui, à son tour, a été arrêté peu de temps après. En 1916 deux traductions, fort libres d'ailleurs, de Vladimir Jabotinski, avaient fait une brève apparition. Au même moment Ilya Ehrenbourg avait fait également quelques tentatives, grâce auxquelles François Villon ne ressemblait pas à lui-même. Ehrenbourg est revenu vers les ballades de Villon avec Félix Mendelson, mais bien après, un demi-siècle plus tard. L'édition de l'anthologie « Poèmes français traduits en russe » préparée par Efim Etkind a été arrêtée en 1964 au stade d'épreuves en page et n'a jamais paru ; tandis que lui-même a été obligé de quitter le pays. Valéri Pérélechine qui, vivant loin, au Brésil, n'a pas évité la tentation, et en soixante-treize il a traduit deux ballades. Dans les années quatre-vingt-dix Sergueï Petrov en a traduit une, Alexeï Parine – trois autres. Youri Kojevnikov a publié la traduction de nombreuses œuvres de Villon. Vient ensuite Youri Kornéev – avec son livre miniature d'œuvres complètes de Villon avec, y compris, des ballades en argot des voleurs.

Nous autres, pendant nos études, nous n'avions jamais vraiment essayé nos forces en traduction littéraire. Dans les grandes classes, nous apprenions surtout à traduire des textes techniques ; l'intérêt pour la philologie pure s'est estompé petit à petit. Toutefois l'amour pour la littérature et la langue françaises n'est pas mort – grâce à notre jeune prof. C'est lui qui nous avait permis de sortir de l'emprise de la grammaire. « Son Villon » qui s'était accroché à jamais au fond de notre mémoire, a sauvé de l'oubli son jeune passionné qui nous avait fait aimer la littérature française.

Un demi-siècle plus tard je pense avec amertumes à ces dernières décennies ; ce refrain de Villon – « les neiges d'antan » – ne sort pas de ma tête. Ces paroles déterminent avec une justesse incroyable les sentiments contradictoires à l'égard des événements tragiques en Russie des années quatre-vingt-dix du siècle dernier. Les uns essaient de les oublier, les autres ressentent une envie, même une obligation « d'arrêter la course des instants », regarder en arrière... Qui l'a dit le premier ? quand, pourquoi ? Mais oui, c'est François Villon ! « Les neiges d'antan ».

Pas surprenant, que j'ai voulu savoir grâce à qui certaines expressions de Villon sont rentrées dans notre langue. Comment s'est-il fait que ces petites maximes nées il y a cinq siècles, répétées par nos poètes à nous, sont devenues si proches. « Je ris en pleurant », « la neige de l'an dernier », « dans mon pays je suis en étranger », et bien d'autres.

Je ne prendrai que deux poèmes, les plus beaux à mon goût, et je commencerai, évidemment, par les dames : « Ballade des dames du temps jadis ». Il existe de nombreux commentaires de ce poème ; néanmoins, il comporte un grand nombre d'énigmes. Une d'elles provient de ses personnages dont le rang exotique comporte douze prénoms – courtisanes sur le trône, héroïnes populaires, reines, beautés souffrantes et mortes d'une maladie, femme qui, ayant causé la perte de ses amants, pleure la mort de son fils... Le premier quatrain parle

des dames de l'Antiquité, le deuxième – de celles du début du XIV siècle ; dans le troisième, le poète met ses contemporaines. Différentes périodes, différents destins, de belles légendes ! Mais ni leur beauté, ni leur sagesse, ni l'amour, ni la noblesse de naissance ne les épargnent de la mort, des souffrances. « Chaque génération des dames, comme de la neige, s'étale sur la terre et doit descendre dessous chacune à son tour ». La neige de cette année va fondre tout comme celle de l'an dernier...

La complexité d'identification des héroïnes donne libre cours à l'imagination – même aux meilleurs connaisseurs de culture et littérature anciennes. Les traducteurs, de leur côté, ont puisé dans les ressources de leur esprit pour que les vers gardent leur mélodie et pour que les lecteurs russe puissent, grâce à la structure complexe du rythme, goûter au sens mystique du poème.

Villon chante dans son poème douze dames, tandis que certains traducteurs en ajoutent ou au contraire, diminuent ce nombre. Un d'eux en a ajouté cinq nouvelles, mais en même temps il a envoyé dans le néant la belle et malheureuse Aliz, la pauvre assassinée Apchipiades, Haramburgis morte de ses maladies et la mère de Charlemagne, Berthe, qui a perdu son mari et un de ses fils. Dans une autre traduction Aliz et Haramburgis sont également absentes, mais cette fois en compagnie de Biatrix. Pourquoi celles-ci ? Le troisième traducteur a aussi diminué la liste des dames connues, toujours du troisième quatrain, par contre, pour se faire pardonner, il précise : « ô, elles sont si nombreuses ! », comme s'il voulait se justifier : « impossible de les énumérer toutes ».

Espérons que ces « lacunes » n'étaient pas veines, qu'elles ont aidé aux traducteurs de François Villon de se concentrer sur une autre chose – bien plus importante – l'Ensemble... Il l'ont réussi. Bien que, comme disait Alexandre Pouchkine, « une difficulté surmontée avec art, un refrain sciemment trouvé, la légèreté d'une tournure, une naïve plaisanterie ou une sincère maxime – sont une rare récompense d'un fureteur fatigué ».

Ayant fait connaissance avec certaines traductions, je n'arrive plus de m'arrêter. La deuxième ballade – « Ballade du concours de Blois » – a engendré le plus grand nombre de locutions idiomatiques. Cette fois je vais me limiter aux petits détails sans toucher aux problèmes fondamentaux de la traduction littéraire. Ces petits éléments, mis côte à côte, permettent de comprendre le caractère du traducteur, délimitent leurs possibilités. En effet, est-il possible de sacrifier certaines choses du texte original pour mieux accentuer certaines autres ?

Cette ballade n'est pas une simple liste rimée des contradictions de la vie dont le choix et la succession sont arbitraires ; les vers se succèdent d'une façon bien pensée, ils sont liés les uns aux autres et tombent en cascade d'oxymores.

Je propose d'admirer les vives couleurs de la première partie de la ballade (traduction d'Ilya Ehrenbourg) :

От жажды умираю над ручьем. / Смеюсь сквозь слезы и тружусь играя. / Куда бы ни пошел, везде мой дом, / Чужбина мне — страна моя родная.

(Je meurs de seuf auprès de la fontaine, / Chaud comme feu, et tremble dent à dent ; / En mon pays suis en terre lointaine / Lez un brasier frissonne tout ardent ; / Nu comme un ver, vêtu en président, / Je ris en pleurs et attends sans espoir.)

Le traducteur a transféré le sixième vers de l'auteur (*Je ris en pleurs et attends sans espoir*) au début, juste après le premier (*Je meurs de seuf auprès de la fontaine*). Dès que ce vers a changé sa place, les étincelles d'optimisme de Villon qu'on trouve souvent sous le tissu grossier de ses œuvres, ont disparu. En effet, l'auteur rit quand il est « nu comme un ver », et non pas quand il « meurt de soif auprès de la fontaine ».

Dans la traduction de Youri Kornéev le deuxième vers, lui aussi, a disparu – à sa place vient le discours direct. Tandis que « le rire à travers les larmes » se trouve là où il doit être. Mais comment !

Уродника от жажды я стенаю; / Хочу сказать: «Прощай!» — кричу: «Привет!» / Чужбина для меня — страна родная. / Надеюсь там

я, где надежды нет. / Хулу нежданно шлю хвале вослед, / Лишь тем одушевляюсь, что мертво. / Смеюсь сквозь слезу Бог весть отчего...

«Смеюсь сквозь слезы Бог весть отчего» (*Je pleurd et je ris Dieu sait pourquoi*)» – on a l'impression que Villon n'a pas toute sa tête. Est-il malade? Pourquoi ce vers a-t-il si peu de chance? En effet – le rire à travers les larmes!

Plus loin dans la ballade il y a un vers – juste une ligne: «*Gisant envers, j'ai grand paour de choir...*» Ceux qui nous ont offert le «Villon russe» la traduisent d'une façon très différente.

La formule la plus heureuse est, à mon avis, est trouvée par Youri Kojevnikov. Appréciez, à quel point c'est simple: *Я, лежа на земле, боюсь свалиться* (*Couché par terre j'ai peur de tomber*) – c'est un exemple le plus flagrant d'incompatibilité des deux parties de l'énonciation. Essayon de comparer avec les autres. Пяа Ehrenbourg: «*je marche sur terre avec crainte*» (*Я по земле с опаскою ступаю*), Youri Kornéev: «*Descendu du perron j'ai peur d'en tomber*» (*С крыльца сойдя, боюсь упасть с него*); Valéri Péréléchine: «*J'ai peur de tomber de mon lit, j'en pleure*» (*Боюсь упасть с постели, чуть не плачу*); Vladimir Jabotinski: «*J'ai peur de tomber dès que je me couche*» (*Страшусь упасть, лишь лягу на покой*); Alexei Parine: «*J'ai peur de tomber, moi, voisin des vermis-seaux*» (*Упасть боюсь, а сам червям сосед*); Irina Vassilieva «*Moi gisant, la peur de tomber ne me quitte pas*» (*Простёрт лежу – гнетёт паденья страх*); Sergueï Petrov: «*J'ai peur de tomber quand je suis couché sur le dos*» (*Боюсь упасть, когда лежу ничком*).

Que peut-on dire? Evidemment, il est possible de tomber, quand on marche sur terre, ou bien du lit, et, surtout, en descendant du perron...

Tandis que dans ce vers, tout comme dans toute la ballade, le plus important est de faire ressortir chaque contradiction sans défigurer l'essentiel. C'est d'autant plus important, que l'œuvre de François Villon est tissé des contradictions – tout comme sa vie.

Enfin, «Les neiges d'antan». Le commencement de mes recherches. Revenons vers les «dames du temps révolu»:

*Prince, n'enquerrez de sepmaine / Ou elles sont, ne de cest an /
Qu'a ce refrain ne vous remaine, / Mais ou sont les neiges d'antan?*

Pour épigraphe de mon roman «Le tandem» – sur les années 1990 en Russie – j'ai choisi ces dernières lignes de la ballade de Villon.

Quand mon roman était déjà chez l'éditeur, je suis allé en France, chez une de mes copines de classe. Il y a longtemps – au moins quarante ans ont passé depuis – notre prof de français nous avait aidés à trouver du travail auprès des touristes français; en parlant de Leningrad, de notre l'histoire, une ou deux filles ont rencontré leurs futurs maris et sont parties en France. Maintenant ce sont de vraies Françaises! Je demande à leurs voisines «Alors, comment va votre Villon?» Elles ne connaissent pas Villon!... Est-ce que Pouchkine s'était trompé? Est-ce que Villon n'est pas le premier poète, ni le poète du peuple? Ou bien mes copines n'ont pas eu de chance avec leurs voisins? Tandis qu'elles, elles l'aiment toujours, ce premier poète de la Renaissance française. Elles n'ont pas besoin de traducteurs pour le comprendre. Comme «au temps jadis» dans leurs maisons on peut voir des livres de Villon «décorés» de marque-pages multicolores. Villon qui côtoie sur les étagères les volumes de Pouchkine et de Dostoïevski.

Le miroir d'amour

*Ténèbres de créativité en crise, déclin
des sentiments, crépuscule des habitudes...*

*Fourberies de l'imaginaire, impasses
et enchaînement sans fin des similitudes poétiques.*

*Vaines recherches des éclaircies, noirceur des souvenirs,
avalanches matinales des révélations, sincérités et désespoir...*

Nouvelle

*Lune, eau sonore, nuit bénie,
Arbres qui frissonnez autour,
Votre pure mélancolie
Est le miroir de mon amour.
(Baudelaire. Le jet d'eau)*

Je garde pour moi le mystère de naissance de mes poèmes. Personne ne m'a vu travailler. Et si je mène, toujours seul, la lutte contre l'Ange de Dieu, aucune âme qui vive ne connaît mes souffrances. Balzac est capable en une nuit, d'accoucher d'un bon tiers de son roman, en épuisant une mer de café et d'encre. Le tracassier et grincheux Flaubert se foule la rate tous les matins en bicyclette rien que pour pouvoir gueuler à tue-tête les quelques lignes de Madame Bovary écrites la nuit dernière. Tout le monde le sait, tout le monde y croit, tout le monde en discute avec flamme.

Le calvaire de ma création n'appartient qu'à moi seul ! Comme une femme enceinte, je mets des mois à faire mûrir en moi

30 d'idée d'un vers des plus insignifiants. C'est douloureux, c'est l'Enfer, mais, en même temps, une délectation indicible! Puisque enfin, je le sais, une idée deviendra paroles qui, ensuite, deviendront une mélodie exquise; l'âme deviendra légère et je m'adonnerai au cours du flot. Cette musique envoûtante, ce chant des sirènes m'entraîne dans un océan infini et lumineux du bonheur d'artiste. On y plonge tout entier, on n'a plus ni faim ni soif. Et c'est là, au fond de l'abîme, qu'on distingue enfin les traits confus de ce qu'on avait – si obstinément – cherché. Ceci n'est possible que quand l'état d'âme est carnavalesque, où un sentiment tout neuf, tout frais, n'a pas encore eu le temps de flétrir sous le joug de la raison omniprésente.

Mais d'abord il y a toujours souffrance. Souffrance sans répit – en songe, en réalité. Chercher sans trouver, hurler de son impuissance de créer; chercher encore, discuter avec soi-même, avec un arbre, une pierre, une fleur... Dieu nous garde néanmoins de se confier à un ami, surtout si cet ami est poète, musicien ou peintre. La fragile conception s'écroulera, se dissipera au contact imprudent du regard de l'autre, même si cet autre est une brillante personnalité.

Ensuite les contours imprécis de la composition vont s'incarner en paroles, en rime et rythme – ils deviendront cette musique qui venait de naître et de combler mon cœur. Quel bonheur de savoir que les vers divins obéissent à des élans de mon âme, à des méandres de mes envies, à des secousses de ma conscience!

Ma foi! Il n'est pas regrettable d'y consacrer toute une vie! On peut, il faut oublier ce bonheur, cette joie que provoque la création. Chercher... Toujours chercher, chercher... Durant des semaines, sans savoir pourquoi, j'erre protégé par ma cape dans des ruelles insalubres sous une pluie interminable. Le macadam brille comme de l'eau stagnante; les lumières blafardes de la ville y sont réfléchies, allongées, englouties. Des idées ne naissent pas. Elles apparaissent, pour un instant, comme

l'ombre noire d'un passant invisible glissant sous un rare réverbère, puis disparaissent rasant les murs, se déformant sur chaque saillie... Je me perds dans ces dédales – lugubres, sales; je me faufile entre des maisons pourries et bancales à la recherche d'une vision subite derrière une vitre: une fleur, un jeune visage de fille.

Je suis capable de passer des nuits entières dans des estamnets mal famés en quête d'un seul mot prononcé par un matelot bourré – l'unique, le savoureux, celui dont j'ai besoin. Combien ai-je vécu ainsi, sans écrire une ligne! Si cette lutte avec moi-même s'éternisait mon cerveau s'enflammait, je devenais névrosé, capricieux, insomniaque, souffrant. Rien que d'y penser, le sang me montait au visage; j'allais me rafraîchir la figure avec de l'eau fraîche du pichet, ensuite je fixais longuement le miroir qui continuait de s'embuer ... Mes émotions, comme le verre du miroir, devenaient ternes, la raison s'éveillait.

C'était ce moment délicieux que ma chatte Alice, ma charmante, ma rousse, choisissait pour venir vers moi de son pas velouté et délicat, elle se frottait à ma jambe, puis sautait sur la table et s'installait – imperturbable, en position de sphinx – en face de mes manuscrits. Elle réfléchissait avec moi, elle me regardait du fond de ses pupilles aux étincelles dorées avec, dans ce regard, une tendresse sage, une perspicacité mystérieuse.

En m'exprimant dans la parole, j'ai besoin de m'adresser à une personne. Parfois c'est un interlocuteur mystique, un ami potentiel, une amante rare... Parfois c'est mon Alice. Elle attend avec une patience surprenante que je termine mon travail tout en poussant, telle une femme geignant sur la couche d'amour, un ronronnement rythmique et envoûtant. Inconsciemment, je me compare à elle. Comme elle, je suis plein de sensualité, je suis fort mais délicatement souple; mon regard est aussi libre et sorcier, qu'il est parfois difficile de soutenir... Mon interlocuteur n'est, le plus souvent, personne d'autre que moi-même. C'est là ce moment unique où il m'est donné d'atteindre le vrai dédoublement de ma personnalité.

J'ignore pourquoi à ce moment précis je fais ce que je fais, pourquoi j'écris ce que je suis en train d'écrire. C'est une nécessité! Nécessité de créer – chercher, deviner, trouver et m'exprimer d'une façon précise. Je suis persuadé, qu'il n'y a rien de plus important, de moins sensé, de moins justifié dans la vie! Mais c'est mon Amour à moi! Ma Vérité universelle, la Vérité exprimée par la beauté. Elle ne s'explique pas avec des paroles. Mais, qui que se retrouve en sa présence, il ressentira cette présence. Ne soit-ce que par un léger frisson parcourant l'épiderme.

Voici déjà quelques mois que je loue une chambre dans cette ancienne rue, courte et étroite, la plus étroite dans tout le Quartier Latin. Mon logis est au deuxième étage; un escalier y conduit, raide et étroit, avec des marches grinçantes. De vieux meubles boiteux, le sol toujours mal lavé; d'étroites fenêtres donnent sur la cour: la lumière qui arrive à y pénétrer ne dissipe jamais la pénombre. Assis dans un fauteuil, je remue lentement les braises dans la cheminée, je regarde le feu mourant. Ma tête est parfaitement vide! Un soupçon de pensée parcourut le cerveau; j'essayai d'en former une idée, en vain.

Je mis encore une paire de bûches. Le feu les engloutit avec voracité. Le bois crépite agréablement. Avec une bûchette fumante j'allumai la lampe en bronze sur le bureau; l'odeur âpre de l'huile de faînes embauma la pièce communiquant un parfum bien spécial au nuage blanc planant au-dessus de mon «thé» fraîchement infusé...

Pour la millième fois ma pensée revient vers mes «Poèmes condamnés»! Pourtant, je n'avais fait que rimer quelques lignes, que construire un miroir pareil à celui qui est en face de moi. Ce miroir avait reflété notre temps sinistre... en provoquant – inévitablement – une aversion. Je me rends compte qu'en cédant à la tentation du diable, en saisissant et dévoilant le beau dans l'ignoble, je ne trouverai ni bonheur ni quiétude. Tout ce qui est beau dans la vie est considéré comme immoral, ou bien illégal, ou encore mauvais pour la santé... Les vers martèlent

mon cerveau, se cognent les uns aux autres, se superposent en créant de nouvelles images colorées, qui, à la fois, font peur et attirent... Les objets extérieurs se dénaturent. Ils reviennent vers moi en des formes inconnues, ensuite ils quittent progressivement ces formes, pour s'introduire finalement au fond mon être. La réalité se confond avec le fantasme...

Une couche de poussière recouvre le miroir devant moi, le verre en semble dépoli. Le contour du visage n'est pas net et les couleurs semblent délavées comme sur une aquarelle faite à la hâte: à la place de mes yeux vifs et pétillants – deux taches d'un marron clair et du bleu bien visible sous les paupières, les cheveux sont teints en vert, la veste est verte elle aussi, le pantalon est beige, un énorme nœud en soie est accroché sur la poitrine. J'admire mon reflet, je me confesse devant, je lui confie tous mes secrets...

Emmitoufflé dans ma robe de chambre, assis dans mon fauteuil, je mange des yeux tout ce que je vois.

Quelqu'un la serra dans ses bras. Elle poussa un cri. Les deux bouches avides avalent l'air cherchant un long baiser, les paroles deviennent obscènes, grossiers et enfin incohérents – juste des sons qu'eux seuls peuvent comprendre. Les mains longues, blanches et fines me semblèrent un instant énormes; avec une adresse féline elles plongèrent, glissèrent lentement le long des hanches pleines; soulevèrent les soies légères de la robe et du jupon, firent voir les bas et la culotte de batiste à la dentelle. Un instant après les dentelles glissèrent vers le sol formant un petit tas de tissu blanc, dénudèrent la beauté tant désirée. Le contraste du noir des bas et des jarretelles avec le blanc de la peau devint flagrant, soulignant la beauté du jardin adoré. Cette richesse inouïe est à peine visible à la lumière des braises mourantes dans la cheminée. Je ne peux que deviner les courbes envoûtantes. La soie de la robe cache à peine la nudité du corps, ses plis luisent m'empêchent de voir, m'agacent...

Tout de suite, un ouragan d'émotions s'effondre sur moi, il me saisit, me capture, libère mon imagination indomptable...

34 Mon logis s'anima, se transfigura. Le vieux fauteuil crasseux devint en un instant le lit luxueux. L'air stagnant, poussiéreux s'illumina de mille nuances à peine perceptibles, il exhale maintenant un parfum floral. Les sons, comme un arc-en-ciel, colorèrent tout autour ; les couleurs devinrent une musique ensorcelante...

Le corps de femme se crispa, des myriades de cellules se seraient dispersées et, un instant après, s'unirent pour parer un nouveau choc... Moi, je le vois. Je respire à pleins poumons le parfum du désir, je bois son corps, j'aspire ses odeurs. En vue de cette femme se tordant en extase, je me fusionne avec elle, je ne comprends plus qui languit de volupté, à qui sont ces jambes entrelacées sur le lit d'amour.

Petit à petit, lentement, ces visions se dissipent, deviennent floues devant mon regard... L'instant de lucidité arrive. Au plafond, les ramages des ombres aux décors grisonnants de toiles d'araignée, commencent à vivre leur propre vie, bien étonnante... Les relations entre des notions devinrent si insaisissables, que je n'arrivais plus de me comprendre moi-même... Je fus en proie d'une hilarité irrésistible et absurde. Je redevins enfant: je suis enfant, et je suis allé, avec mes parents, à la campagne, proche de Paris; je rentre au hasard dans une vieille grange, je roule, content et joyeux, sur le tas de luzerne fraîchement coupée, tout odorante encore. La porte est ouverte sur la lumière, sur le bleu éclatant du ciel, sur le vert de l'herbe... Une petite fille y apparaît. Elle sourit, elle danse, elle m'appelle... Je la suis...

Le ciel et l'herbe disparaurent. Quant à la petite fille... Elle n'y est plus, mais c'est la femme de tout à l'heure... Grâce à un geste de sa main, léger, presque imperceptible, pareil à celui avec lequel on chasse un importun – je devinai qu'elle avait senti mon regard, qu'elle avait conscience d'une présence indiscreète. Et moi, je n'étais plus dans la chambre sombre, banale, mais, comme dans un rêve érotique de Bosch – ce lugubre symboliste, je me trouvais sous une cloche de cristal en

compagnie de deux autres pêcheurs au bord du Lac de Concupiscence, tout en créant un monde fantasmagorique de désirs éphémères, de lascivité.

La femme, par tous les pores de son corps, perçoit les frissons de l'homme – invisible et désiré. Désiré? Oui, désiré! Parce qu'il la voit, tandis qu'elle ne voit pas. Parce que c'est lui qui, à sa place, goûte à cette vision du mystère d'accouplement. L'imagination de la femme est tout de suite soumise à des effluves qui remplissent la pièce dont l'atmosphère était déjà viciée, alourdie d'odeurs de transpiration et d'huile brûlée. Une force hypnotique frappe à tour de bras sur ses nerfs dénudés... En réalité ces effluves ne sont qu'un écho de cette douleur douce qui venait d'exploser et qui est en train de se calmer dans le corps du spectateur invisible...

Il est tout près. Sa respiration fiévreuse et saccadée brûle le visage de la femme. Oh, ce menton pointu tremblant d'extase, ces mèches humides au-dessus du regard enflammé, ce front couvert de gouttes de sueur... Les gouttes tombent! Elles tombent sur les seins, le ventre, les cuisses, et chacune de ces gouttes fait tressaillir le corps féminin de plus en plus tendu... Jusque cet instant il ne se manifestait que par l'odeur de son corps, le toucher des doigts, le goût de ses mains salées par transpiration, par des soupirs envoûtants, et le doux chuchotement de sa respiration. Mais maintenant elle le voit! Maintenant elle croit le voir! Elle le voit avec les yeux de l'autre – ses yeux à lui... Le nouveau monde commence à pointer à travers le voile de sentiments d'antan, en prenant une dimension poétique, sensuelle, éclatante!

Lui communiquer la plénitude de bonheur rien qu'à la regardant m'enivrait! J'étais grisé par l'impossibilité – oui, l'impossibilité – de toute action dans ma position du spectateur indiscret: voyant les moindres nuances du spectacle excitant et caché à tous et à elle-même, je ne pouvais rien... Oui, rien! Même pas la toucher. L'important est de voir! Je vois qu'elle voit... qu'elle voit ce que et comment je vois, moi! Et si seule-

36 ment elle n'a pas la force de détourner ses yeux émerveillés de mon visage... cela me suffit! Puisque il n'y a que l'imagination qui puisse engendrer les émotions les plus fortes, et jamais – les événements!

La femme sait très bien que le moment viendra où celui qui est caché dans les ténèbres – qui que ce soit – et qui ne vient qu'effleurer le plaisir de l'autre, finira par se noyer dans la luxure de leur nuit magique...

La regardant je me suis presque oublié.

Ainsi, sans toucher à la femme, je commence à sentir par ma bouche les cils de ses yeux aguicheurs, le velours de ses seins palpitants, son halène humide, excitant. Sa respiration chatouille, embrase mes fantasmes... Voilà qu'elle m'enlace, qu'elle m'embrasse frénétiquement sur le visage, le cou, la poitrine, le ventre; violement, elle m'arrache mon vêtement, se met à genoux... Le temps s'arrête! Les instants magiques deviennent l'éternité! Les doigts délicats se serrent, se desserrent, et se resserrent; le regard indolent, langoureux, glisse de mon menton tremblant vers le charme délicieux et encore inconnu – grandissant, s'érigeant – cette merveilleuse Création de ses mains. Enfin, arrive l'instant magique où tout – mon être, mes pensées, mes fantasmes – tout disparaît, devient un seul et ferme alliage des nerfs et de la chair. Je me charge des fluides invisibles, vivifiants. Lentement, ils descendent le long de mon corps, comme une goutte d'eau qui se faufile sous une fine croûte de la glace printanière... Mais voilà que cette goutte se manifeste au bout de la chair découverte. Elle brilla comme une perle dans la coquille ouverte – mate et réfléchissant la lumière du feu de la cheminée; elle hésite, elle ne tombe pas encore – comme si quelque chose la retenait sur ce sommet de l'univers.

Les doigts légers de la femme égrenèrent – comme les nœuds d'un chapelet – les nerfs dénudés et sensibles, effleurèrent la perle. Celle-ci disparut, laissant une trace humide et glissante sur la peau de la main.

Sentant cette main l'univers tressaillit. Les doigts se serrèrent et, lentement, attirèrent le charme érigé vers l'abîme brûlant... Voilà qu'il est dedans! la porte du paradis s'est enfermée en le serrant fort, très fort. De tout son corps, il ressent la voûte humide et nervurée se contracter autour du nœud de nerfs et de chair, elle serre, relâche, serre encore – jusqu'à fureur, jusqu'à frénésie. Mais une main inconnue et furtive vient de l'arracher de l'abîme brûlant... et voilà qu'il se trouve en dehors du paradis, devant sa porte – seul, écarlate et en larmes, tendu, haletant. Frustré par cette perte du plaisir, il tressaillit, et se jeta, tout seul cette fois, vers le cratère de délectation et d'outrage.

Rien n'est plus capable de l'arrêter! Il bute contre un obstacle invisible, il s'en échappe, incrédule et heureux, mais pour s'y retrouver de nouveau. Excité par le sentiment que désormais tout était permis, euphorique et enivré, il recommençait encore et encore ce plaisir des «retrouvailles»...

Cela a duré longtemps... jusqu'à ce moment où, se trouvant pour la unième fois dehors, épuisé, chancelant, j'ai regardé tout autour cherchant à prolonger la luxure et j'ai rencontré les yeux grand ouverts de la femme, son regard envoûtant. Ses cils semblaient des rayons de lumière venants des pupilles, ils tremblaient battant la mesure des afflux et des reflux de mes propres sentiments.

Une convulsion parcourut mon corps. Bientôt, très bientôt un torrent de vie et d'amour va s'en libérer. Mélange miraculeux d'hormones d'euphorie, de tendresse et de plaisir qui va nous plonger dans l'état de bien-être suprême. Là, amour et volupté ne feront qu'un, en nous précipitant dans le gouffre du bonheur... Je suis au bord de cet abîme.

Au même instant un choc brutal se fit entendre... Ma chatte Alice, en poussant violemment la porte avec sa tête, rentra, s'installa sur mes genoux, contente, ronronnante. Le paradis, le «Jardin des délices» – tout ce charme de conte de fées se dissipa d'un seul coup, violemment, sauvagement... Le bruit assourdissant de destruction remplit mon logement, la félicité

38 et le bien-être s'éclipsèrent, le tout s'écroula, reprit son état routinier. Ma chambre redevint le méchant logis d'ennui sans fin. Ces meubles imprégnés de poussière, privés de charme; ce parquet toujours sale – dans le pénombre on voit briller une flaque d'eau; de tristes fenêtres raillées de traces de pluie; mes manuscrits par terre – ces brouillons noircis, inachevés; enfin, ce miroir – dépoli et méchant que j'ai maintenant tant envie de briser...

Table des matières

Les mystères de la « Raison ardente »	
<i>Essai</i>	3
Le parfum d'un vers	
<i>Essai</i>	15
Les neiges d'antan	
<i>Essai</i>	21
Le miroir d'amour	
<i>Nouvelle</i>	29

Борис Фёдорович КОРНЕВ
Тайны «Пылающего разума»

Повесть и эссе
(на французском языке)

Художник А.В. Спиридонов
Технический редактор А.В. Слободин

Издательство «Историческая иллюстрация»
192019, Санкт-Петербург, ул. Глазурная, 2-89
E-mail: info@ist-il.spb.ru
Тел./факс: (812) 412 0737

Подписано в печать 25.09.2017. Формат 60 × 90 1/32
Бумага офсетная. Гарнитура Book Antiqua
Объем 2,5 п. л. Тираж 1000 экз. Заказ № ?????

Отпечатано в типографии «Арт-экспресс»
199155, Санкт-Петербург, В. О., ул. Уральская, 17, к. 3